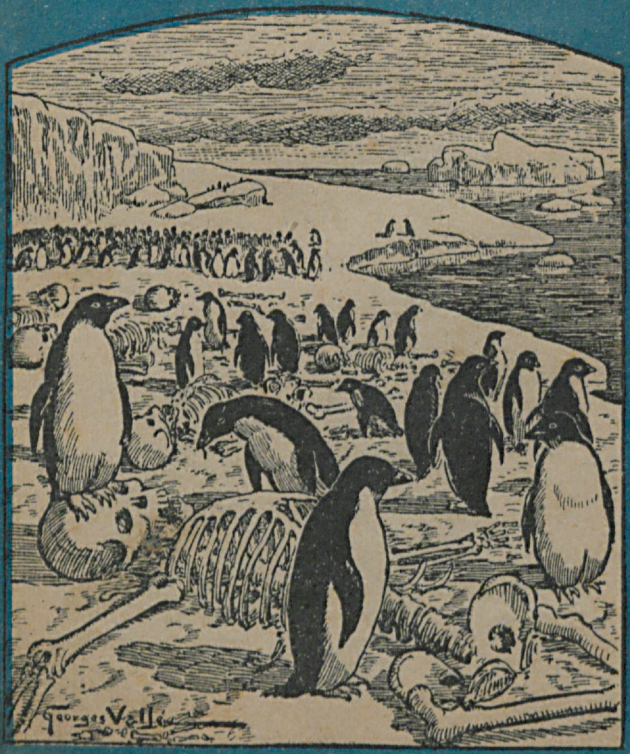
LE PETIT ROMAN D'AVENTURES

Complet 40c

L'EFFROYABLE AVENTURE



COLLECTION HEBDOMADAIRE
FERENCZI

C 9544

L'effroyable aventure

Roman d'aventures inédit

par RENE DUCHESNE

I

VERS LA GRANDE AVENTURE

Le « King George » moderne et confortable hôtel anglais de la ville de Capetown était presque entièrement occupé par une troupe française d'artistes de cinéma qui avaient tourné dans cette région de l'Afrique du Sud un film dont on disait déjà merveille.

Le retour en France était proche, tous les épisodes du scénario ayant été tournés et chacun se réjouissait déjà de revoir bientôt Paris. Seul Léon Roiney, l'opérateur de prises de vues, restait mélancolique et son frère Jacques, un jeune garçon de seize ans qui l'avait accompagné au Cap pour faire ses débuts dans ce métier difficile et passionnant, cherchait en vain la raison de cette tristesse.

Orphelins tous deux, ils s'aimaient profondément. Léon, qui avait vingt-cinq ans, s'était fait nommer à la mort de leur père, tuteur du mineur et ils n'avaient pour tout bien que leur tendresse réciproque, pour seule fortune que les appointements de l'opérateur.

C'est ce que disait, ce soir-là, Léon Roiney à son frère qui s'obstinait à l'interroger.

— Oui, Léon, répondit Jacques, oui, c'est entendu,

Sont réservés tous droits de traduction, d'adaptation, de au théâtre et au cinématographe.

P. R. A. n° 116.

nous sommes seuls au monde et sans argent, mais nous sommes ensemble ce qui est, pour moi du moins, un grand bonheur.

— Pour moi aussi, Jacquot, tu n'en doutes pas, j'espère ? Mais vois-tu, mon petit, si j'aime mon métier, mon travail actuel ne me satisfait pas. Ah, si je pouvais tourner des « documentaires » ! Jacquot, j'avais rêvé d'être chasseur d'images et je ne suis qu'une machine... Pas de risques, pas de gloire !... Tandis que cette expédition au Pôle Sud... sera une aventure si belle...

Jacques, impressionné, intéressé aussi, comprit.

On ne parlait en ville que de l'expédition Norman dont le départ vers le Pôle était proche. Norman, un Canadien d'une quarantaine d'années, avait déjà deux fois tenté d'atteindre la terre de Kemp en partant des Indes mais, ayant échoué, il allait prendre une nouvelle direction. Le vapeur anglais *Lost* au nom d'assez mauvais augure, devait le laisser à Kemp ainsi que six de ses compagnons, car les sept hommes étaient décidés à faire un assez long séjour sur ce point.

Belmatieu, Canadien comme Norman, était géologue. Le radio-télégraphiste Prink était Anglais, le docteur Sullivan, Irlandais; Saret un ex-mécanicien de la marine, Français; Anouy, Italien et Vellah, Américain du Nord de race rouge, étaient des auxiliaires précieux.

Pour son plaisir, l'opérateur Léon Roiney avait déjà filmé les sept explorateurs, le bateau et son équipage. Il voulait plus encore...

Le jeune garçon n'eut pas grand'peine à deviner les intentions de son aîné mais il voulait accompagner celui qui était tout ce qu'il chérissait ici-bas.

— Tu n'y penses pas, mon petit ? L'expédition est rude, pénible, elle peut même devenir dangereuse... et Norman, auquel j'ai fait part de mon désir, refusera de s'encombrer d'un garçon aussi jeune que toi. Il faut des hommes faits pour affronter le Pôle ! Sois raisonnable.. car je ne te céderai pas.

Jacques parut se résigner et obtint, du moins, de faire le voyage sur le *Lost*, vapeur fort confortable, admirablement équipé.

— Nous nous dirons au revoir quand je débarquerai, déclara Léon, et tu reviendras à Capetown avec le bateau. Il te faudra alors séjourner dans la ville jusqu'au retour de l'expédition.

La traversée fut heureuse, grâce au *Lost*, à son commandant et à son équipage expérimentés.

Et la terre de Kemp apparut, au matin du onzième jour, blanche sous un ciel rouge qui paraissait vouloir la noyer de sang. Le soleil illuminait la région désertique et malgré leur courage, les explorateurs sentirent leur cœur se serrer.

Cette émotion ne dura qu'un instant et l'équipage du *Lost* mettant les chaloupes à la mer, transporta sur la terre inhospitalière les nombreuses caisses qui allaient permettre à l'expédition de vivre là, loin de tout secours, pendant trois longs mois.

Norman surveillait les matelots. Vellah, le Peau-Rouge, son inséparable fusil sur l'épaule, avait déjà pris possession de leur nouveau domaine et suivait du regard le vol lourd des goélands, l'approche d'une troupe compacte de pingouins.

Léon Roiney, sa précieuse caméra attachée sur son dos, embrassa son jeune frère et sauta à son tour dans une chaloupe. Saret et Anouy aidaient les matelots à descendre les deux traîneaux. Jacques, appuyé contre le bastingage, adressa de la main un au revoir à son aîné.

Il rayonnait, l'opérateur, n'ayant aucune inquiétude sur son propre sort et sachant son frère à l'abri... Il ne s'étonna pas, les dernières caisses débarquées et l'équipage ayant regagné le bord, de ne pas apercevoir Jacques à côté du commandant. Le petit, sans doute, s'était réfugié dans sa cabine pour cacher ses larmes.

Les sept hommes de l'exploration polaire entouraient l'opérateur qui filmait le départ du vapeur regagnant la terre d'Afrique.

— Les scènes... pittoresques ne vous manqueront pas, affirma Belmatieu. Tenez, voici déjà du nouveau... Voyez donc, Norman... derrière les caisses il y a quelqu'un... je viens de distinguer une tête... qui s'est montrée un instant et se cache à nouveau... La terre de Kemp posséderait-elle des habitants ?

Il riait, tant cette supposition était absurde. Mais déjà Norman et ses amis couraient vers le point indiqué. Le docteur Sullivan, arrivé le premier, prit le bras de l'individu qu'il poussa devant lui.

— Mon Dieu, Jacquot... toi ici ? Par quel affreux hasard as-tu quitté le vapeur ? Hélas, à présent le *Lost* est trop loin pour qu'on puisse te rembarquer.

Jacques, maintenant fort à son aise, présenta ses excuses à Norman et avoua que le hasard n'avait rien à faire avec sa présence à terre. Depuis qu'il savait que son frère serait de l'expédition, il avait décidé de rester à ses côtés. Il ne lui avait pas été difficile de prendre place dans une chaloupe, la dernière qui transportait des caisses à terre. Les matelots ne s'étaient point opposés à ce qu'il les accompagnât et ne s'étaient pas aperçus qu'il ne revenait pas avec eux.

— Votre présence ici est regrettable, lui dit le chef de l'exploration polaire. Vous allez vivre des jours épouvantables... mais inutile de perdre son temps à regretter ce qui est fait. Nous avons des vivres suffisants et nous sommes huit gaillards résolus à protéger ce jeune audacieux. Jacques Roiney, je vous accepte comme compagnon d'exploration.

Tout le monde serra la main de Jacques qui, souriant à son frère lui dit, montrant de la main des phoques entassés sur un glaçon allant à la dérive :

— Allons, chasseur d'images, ne rate donc pas cette scène !

Et Léon obéit

Mais le jour allait disparaître. Hâtivement Norman lançait des ordres. Léon alla aider ses compagnons à creuser dans la glace l'abri nécessaire. Saret, lui, déballait les toiles huilées qui fermeraient les ouvertures de cette étrange habitation, la seule, assurait Norman, qui puisse protéger contre le redoutable vent venant du Pôle.

Déjà Jacques qui avait voulu, lui aussi, manier la pioche, sentait les douleurs causées par cette atmosphère glaciale. Il dompta pourtant sa faiblesse et quand la nuit fut venue, l'abri était terminé. On y entassa les appareils électriques, les ustensiles de chauffage et d'éclairage, les vivres nécessaires pour les premiers jours, les autres caisses ayant été enfouies dans une crevasse naturelle du sol sur laquelle on attacha solidement une toile huilée.

Et la vie polaire commença.

II

DEUX CORPS A LA DÉRIVE

Pendant trois jours, on acheva de s'organiser. Il avait été décidé, sur les conseils de Norman, qu'on ménagerait les vivres et Vellah partait en chasse dès l'aurore, souvent suivi par Léon et sa caméra. Les pingouins, d'abord effarés par le massacre de quelques-uns des leurs, semblaient en avoir pris leur parti et ne s'éloignaient guère du campement. Jacques, chargé de la cuisine, apprenait de Saret le moyen de faire du feu avec de la graisse de phoque. Ce mode de chauffage répand une odeur qui paraît d'abord écœurante mais à laquelle on s'habitue vite. Le jeune garçon préparait

adroitement des fricassées de pingouins et il les déclarait succulentes. Il restait calme, satisfait, malgré l'atroce douleur que lui causait encore le froid et trouvait seulement cette existence assez monotone.

Le radio-télégraphiste Prink essayait d'installer un poste récepteur qui serait une grande distraction pour la colonie, et Norman avait déjà l'intention d'inspecter l'île avec Belmatieu et Sullivan lorsque, le quatrième jour, trois heures après le lever du soleil, les phoques somnolant sur les blocs de glace cachant presque complètement l'océan, s'agitèrent subitement. Puis ce fut la plongée entre les glaçons, la fuite à la nage...

— Il se passe quelque chose, murmura Norman intrigué... Attention, mes amis. Ici, l'imprévu est souvent catastrophique. Sullivan, vous qui avez la meilleure vue de la colonie, distinguez-vous quelque chose ?

— Oui... une chaloupe...

Les neuf explorateurs gagnèrent en hâte la plage. Une barque en un tel lieu ? La chose était bizarre...

Léon avait pris sa caméra... les autres leur fusil. Jacques monta sur un glaçon proche au moment où l'embarcation passait près de lui. Il bondit dans la chaloupe malgré les appels de Norman qui prévoyait le danger possible. En effet, la barque, glissant entre les blocs de glace, s'éloignait de la plage. Saret se précipita vers l'imprudent, réussit à sauter près de lui dans la chaloupe pendant que Vellah, ayant déroulé la corde qui entourait sa taille, la lançait aux deux Français.

Mais Saret, quoique au courant de la manœuvre, ne saisit pas cette corde... Penché vers le fond de la barque, il regardait avec effroi les corps de deux hommes... deux hommes qu'il connaissait bien... et que Jacques avait reconnus aussi...

— Saret, hurla Léon, prenez donc la corde...

— Obéissez, hurla Norman voyant la barque dériver.

Jacques se redressa le premier. Son compagnon,

alors, l'aida à attacher solidement la corde à la chaloupe qui, tirée de la plage, put enfin accoster.

— Cette barque peut certes nous être utile, grogna le chef, mais vous avez été imprudent, Saret. La corde aurait pu céder et vous étiez perdus tous deux. J'ai recommandé qu'en un cas pareil, la corde soit passée autour du corps de l'homme en danger. Nous étions certains de vous tirer de là, tandis qu'avec cette chaloupe...

— Si vous saviez, Norman... pourquoi j'ai un instant perdu la tête...

Saret était livide et Jacques, malgré sa volonté, défaillait. Anouy et Prink s'étaient dirigés vers la barque pour la tirer hors de l'eau. Vellah et Sullivan vinrent les aider... et Belmatieu, alors, aperçut la proue du bateau... lut tout haut le nom écrit sur la coque : *Lost!*

— Une chaloupe du *Lost* à la dérive, fit Norman... Mais alors le vapeur aurait donc, au retour, subi une tempête assez violente pour qu'il soit nécessaire d'abandonner le navire?

— Oh, Norman, venez voir c'est affreux, geignit Sullivan qui, une fois la barque à sec sur le sol glacé avait vu les deux cadavres et les examinait... Le commandant du *Lost* et son quartier-maître sont morts... assassinés ! Tous deux ont été poignardés dans le dos... Il y a eu mutinerie à bord, mes amis... et jamais le *Lost* ne reviendra nous chercher, jamais !

Il y eut un long moment de stupeur. Léon seul paraissait échapper à la torpeur qui avait saisi ses compagnons et il filmait la scène tragique... deux morts qu'on tirait de la barque et qu'on posait sur la glace, deux morts... qui étaient des assassinés !

Tout le monde maintenant attendait les ordres de Norman qui, enfin, décida :

— Nous avons les preuves nécessaires pour accuser les meurtriers. Léon, votre caméra est vraiment un précieux appoint... Je ne croyais pourtant pas, en vous

acceptant parmi nous, que vos premières photos animées seraient un acte d'accusation... Mes amis, nous ne pouvons, pour le moment, que donner une tombe à ces deux pauvres corps. Au travail...

Il fallut une heure pour creuser une tombe dans ce sol durci et la nuit allait venir. On regagna tristement l'abri pour prendre quelque nourriture puis chacun s'absorba dans ses pensées. Jacques parla le premier.

— Le meurtre de ces deux malheureux est une chose atroce mais qui ne menace pas l'expédition, pourtant, il me semble.

— Elle la complique, du moins, mon petit, expliqua Norman. Le vapeur devait venir nous reprendre ici, dans trois mois...

— Un autre navire le remplacera...

— Espérons-le, bougonna le docteur Sullivan, tirant machinalement sur sa pipe éteinte. On verra bien à Capetown que le *Lost* n'est pas revenu, on s'inquiétera... et puis on oubliera... Les naufrages ne sont pas rares dans ces contrées et qui pourrait deviner que l'équipage s'est mutiné et que le bateau vogue vers je ne sais quelle direction...

— Un maudit nom, celui du vapeur, grogna Prink... *Lost*... se traduit en français par le mot « perdu ». Il n'a pas échappé à son destin... mais ne nous décourageons pas... Demain, à l'aube, je puis envoyer un message par radio au bureau maritime de Capetown.

— Evidemment, grommela Norman... et je pense bien qu'on ne nous abandonnera pas ici... Mais enfin l'argent obtenu pour l'expédition avait servi à payer le *Lost* et son équipage. La traversée jusqu'à la terre de Kemp peut effrayer bien des capitaines de navire, il y a des risques... et nos crédits sont épuisés.

Norman n'avait guère confiance en ses semblables. Sans argent on trouve difficilement des bonnes volontés. Deux échecs l'avaient aigri, rendu injuste. Belmatieu le lui reprocha.

— Soit, à notre dernière expédition, nous avons été abandonnés de longues semaines sur un iceberg immense qui a failli nous servir de tombeau, mais l'iceberg avait dérivé et, privés de radio, nous ne pouvions faire connaître notre position exacte. Ici, c'est différent et personne n'hésitera à nous venir en aide.

Norman haussa les épaules... examina les rudes visages de ses compagnons, la figure confiante de Jacques, le regard énergique du chasseur d'images, puis déclara :

— Je vous ai caché une partie de la vérité, mes amis, et je m'en excuse car les événements me donnent déjà tort... Personne à Capetown ne savait exactement où nous allions...

— Mais si, les journaux de la province ont même...

— Nous ne sommes pas à Kemp, reprit le chef de l'expédition. Le commandant du *Lost* selon mes indications, nous a laissés en plein Océan artarctique, plus loin que Kemp... sur une île où pour la première fois ont atterri volontairement des humains. La terre de Kemp est à cinq milles environ de nous et seul le commandant du *Lost* pouvait être assez hardi pour tenter l'aventure. Je crains, je vous l'avoue, car nous devons voir le danger en face... je crains qu'aucun autre navire ne puisse ou n'ose venir jusqu'à nous.

Nullement effrayés, les explorateurs questionnèrent Norman, le félicitèrent, lui reprochèrent amicalement de leur avoir caché cette vérité qui était leur fierté. Ainsi ils avaient franchi la zone explorée, donné aux hommes, à la science, une terre nouvelle ?

— Mais pourquoi ce mystère, Norman ? Avez-vous craint que nous refusions de vous suivre si loin ? Doutiez-vous de nous ?

— Non, mes amis, non... mais un secret, pour être bien gardé, ne doit être confié à personne et, sûr de votre approbation le moment venu, je n'ai pas hésité à me taire. Le commandant du *Lost* fut le seul à con-

naître notre destination exacte... et il est mort. Séparés des humains qui sont souvent cupides et féroces, je vais vous révéler mon secret.

Sa voix s'était faite grave, solennelle même. Se tournant vers Sullivan il parut vouloir surtout s'adresser à lui.

— Cette île renferme du radium, déclara-t-il. Je le savais par un aviateur anglais, qui survola cette région et fut forcé d'atterrir ici pour réparer son appareil. Il dut vivre sur cette île pendant dix jours... et devina le gisement... Quand il put repartir, il emportait le plan de l'île Curie, c'est le nom qu'il donna à ce sol... Il est mort dans un hôpital de Ceylan après m'avoir légué ce plan et le secret. Comprenez-vous, à présent, pourquoi je devais me taire ? Le radium doit être donné à la science et non vendu aux spéculateurs. Des milliards gisent sous cette épaisse couche de glace... et beaucoup auraient risqué leur existence pour s'approprier le précieux métal car ici, Sullivan, le radium existe à l'état presque pur... phénomène encore inconnu et qui sera expliqué un jour.

Le docteur était dans un état d'exaltation fort compréhensible. Les autres, moins instruits en cette matière, s'interrogeaient tout bas. Le radium, chacun savait que c'était là la guérison certaine de maux affreux mais jusqu'alors le prix en rendait l'emploi difficile.

— Il faut des tonnes de minerai d'urane, Jacquot, disait Léon à son frère, pour obtenir quelques décigrammes de sels de radium. Pour mes débuts de chasseur d'images j'ai l'honneur de collaborer à une œuvre humanitaire et je vous suis reconnaissant, Norman, de m'avoir accordé la faveur de vous accompagner.

— Il nous reste à décider de ce qu'il faut faire, reprit ce dernier. Adresser un message par radio c'est révéler l'endroit où nous sommes. Or, à Ceylan, on a deviné un peu de la vérité... car l'aviateur Beker est mort

pour avoir porté sur lui un gramme de radium pur... qui, selon le médecin de l'hôpital hindou, a usé les forces du malheureux. Beker n'a pas voulu confier ses plans à ce médecin... mais sans aucun doute le bruit s'est répandu de l'existence du gisement, quelque part, vers le Pôle, au delà de la terre de Kemp...

— Diable, je comprends en effet, que nous devons nous taire.

Sullivan fut approuvé de tous. Il fallait garder le secret.

Lancer un message par radio, c'était rendre universelle la situation exacte de l'exploration polaire... et puisque Norman et ses compagnons vivaient sur cette terre, d'autres penseraient pouvoir aussi l'atteindre, y séjourner... d'autres qui, massacrant les neuf membres de l'expédition, exploiteraient peut-être cyniquement le trésor gisant dans ce sol inclément qui pourtant contenait la guérison de tant d'infortunés.

— Décidez pour nous tous, fit Léon tendant la main au chef.

— Alors, aucun message ne sera envoyé, répondit Norman rasséréné... Ne craignez rien pour votre frère, Roiney, nous en sortirons, maintenant que le hasard ou la Providence plutôt nous a envoyé une chaloupe assez vaste pour nous tous... Un jour nous quitterons l'île Curie pour aller offrir à tous les hôpitaux du monde civilisé le merveilleux remède... Dès demain, mes amis, nous étudierons le plan... Dormons, maintenant... c'est indispensable car nous allons désormais mener une vie de mineurs sur la plus résistante des terres... A quelle profondeur est le radium ? Selon l'aviateur Beker la couche de glace doit être épaisse de quatre mètres... Le Pôle se défendra... mais notre but est noble et généreux, nous triompherons.

III

L'ÎLE SE DÉFEND

Ils creusaient le sol depuis trois jours et ils avaient l'impression que cela durait depuis une longue semaine.

Jacques, sur l'ordre formel de Norman, ne quittait pas l'abri et préparait le repas du soir. Vellah, lui, était chargé de fournir phoques et pingouins. Léon Roiney avait voulu aider la courageuse équipe mais il avait été prié de rester à son poste qui consistait à filmer les scènes pouvant toujours se présenter sur cette île encore inconnue.

Le groupe de défricheurs était donc de six hommes... Parmi eux Sullivan se révélait le plus robuste dans son désir de voir enfin le précieux métal.

Anouy, l'Italien, personnage taciturne, fut soudain pris à la fin du troisième jour d'une sorte de fébrilité surprenante. Sa pioche creusait sans arrêt malgré la lassitude qu'il devait éprouver après des heures de cette exténuante besogne. Ses yeux étaient brillants, et il s'était mis à chanter.

— Attention, cria Sullivan intrigué mais inquiet aussi... Repos, mes amis... Toi aussi, Anouy... Entends-tu, Anouy ? Cesse le travail, je l'exige, c'est un ordre...

L'Italien continuait de creuser en chantant.

— Il a le délire, parbleu, lança Léon qui tournait cet épisode de l'aventure. Attraper la fièvre sous un tel climat c'est inattendu.

Sur un signe du docteur Sullivan, Saret et Belmatieu essayèrent d'immobiliser l'Italien, mais celui-ci se défendit avec une rage et une force inattendues chez lui. Sullivan et Norman durent seconder leurs deux

compagnons et il fallut ligoter Anouy qui était maintenant en proie à une crise de folie furieuse.

On le transporta dans l'abri et Sullivan l'examina.

— Je n'y comprends rien, confia-t-il à Norman. On dirait que la vitalité d'Anouy s'est décuplée... Son cœur bat à un rythme effrayant... N'était-ce pas là le symptôme remarqué dans le cas de l'aviateur Beker et qui le tua si rapidement ?

— J'y ai pensé un instant, répondit le Canadien. Il y a en effet quelques points de ressemblance, mais Beker s'est éteint paisiblement et Anouy, lui, est en pleine fureur.

Laissant ligoté sur sa couchette le malheureux Italien, Sullivan attira Norman sur le seuil de l'abri.

Bien des questions restaient pour lui sans réponses satisfaisantes. Il voulait des éclaircissements.

Comment l'aviateur avait-il découvert du radium alors que leur groupe piochait depuis trois jours sans arrêt et sans résultat ? Beker, uniquement soucieux de réparer au plus tôt son appareil avait peu de loisirs sans doute... et aucune raison d'étudier le sous-sol de cette île inconnue.

De plus comment avait-il pu vivre huit jours ici, alors qu'il n'avait ni armes pour chasser, ni provisions suffisantes ? Affaibli comme il devait l'être quand il reprit son vol, comment avait-il eu la force physique de regagner Ceylan ?

— Je me suis fait les mêmes remarques et n'ai pas trouvé la solution de ce problème effarant. Beker, désirant survoler la région antarctique, avait suffisamment de carburant mais des vivres pour deux jours seulement... Or il a vécu huit jours ici ! Il n'a pas creusé la glace, Sullivan... car le gramme de radium pur trouvé par lui le premier jour de son atterrissage forcé était presque au ras du sol et lui a paru à ce moment une sorte de caillou-souvenir, rien de plus. Ce sont les déclarations du médecin de Ceylan

qui le renseignèrent. On avait déshabillé Beker, vidé ses poches et confié ce qui parut un insignifiant caillou à un infirmier qui manifesta immédiatement une fébrilité maladive. Le médecin alors analysa le minerai... et vint déclarer à Beker qu'il avait rapporté du radium extraordinairement pur. Beker connaissait peu ce médecin et préféra me confier à moi, quelques jours plus tard, sa découverte et le plan qu'il avait dessiné. Voilà tout ce que je sais.

— Et ce que je devinais, ami. Ce radium est dangereux à l'état pur... Est-ce d'ailleurs vraiment du radium ou un autre minerai se révélant semblable à l'analyse ? Je l'ignore... En tout cas il a tué Beker et va tuer Anouy qui, à l'aube, aura rendu le dernier soupir.

Norman ne comprenait pas pourquoi ce minerai inconnu était mortel. Sullivan rectifia, d'ailleurs, ou plutôt expliqua ses derniers mots. Le minerai qu'il nomma sur-le-champ radium-deux, dévorait selon lui le temps dévolu pour vivre à l'homme qui devenait sa victime. Au contact du radium-deux, l'homme voyait se décupler ses forces, son intelligence... et vivait à une rapidité vertigineuse, sans souci de la valeur du temps.

— Venez regarder Anouy, Norman... Examinez ces rides, la racine de sa chevelure noire... Dans deux heures, cet infortuné sera un vieillard qui mourra épuisé, comme un centenaire au bout de sa longue vie.

— Beker aussi avait ces rides, un regard éteint... et à sa mort ses cheveux étaient complètement blancs. Mais alors ce minerai que je voulais donner pour la guérison n'apporte donc que la mort ?

— Je n'ai pas le laboratoire indispensable à l'étude du radium-deux qui, dosé, pourra peut-être faire des miracles. En attendant que j'aie trouvé un moyen de défense contre son action, il faut interrompre les fouilles, Norman... sinon nous y passerons tous, ter-

rassés par cette vieillesse soudaine qui nous poussera vers la mort.

Ils, s'étaient accroupis près de la couche d'Anouy qui, toussant subitement, cracha deux dents, puis trois autres... Ses mains parcheminées comme celles d'un très vieil homme laissaient voir des veines gonflées. Le regard, si brillant trois heures avant, s'éteignait rapidement. Il essaya de parler et ne put que chevroter :

— J'ai l'impression de devenir aveugle... Docteur, ce n'est rien, dites, ce n'est rien ?

— Un simple malaise, affirma Sullivan ému, en libérant le moribond des liens désormais inutiles. Reposez-vous, demain vous serez guéri.

Personne ne dormait dans l'abri et les six autres hommes, atterrés, regardaient vieillir ce garçon de trente ans, tué par le minerai mystérieux.

Pourquoi Beker, en possédant un gramme sur lui, avait-il pu survivre un mois ? Sullivan admit que la possession de la pierre pouvait donner la force de résister plus longtemps, alors que l'Italien, lui, n'avait dû que respirer les émanations dangereuses montées du trou creusé par les hommes de l'expédition.

Sullivan ne pouvait expliquer l'inexplicable. Il se trouvait en face de forces inconnues, mais si Norman était le chef de l'exploration, le docteur, lui, devenait le maître absolu de la petite colonie devant un danger pareil.

Et il ordonna d'abandonner les fouilles.

Au matin, on enterra Anouy dont Léon eut le courage de prendre une photographie, ce dont il s'excusa.

— Ne me croyez pas insensible, expliqua-t-il à ses compagnons. Mais il est nécessaire d'avoir des documents indiscutables concernant l'étrange mort d'Anouy.

— Je vous remercie au nom de la science, lui répondit Sullivan. Oui, mes amis, nous aurons besoin, si nous sortons vivants de l'effroyable aventure, de preuves irréfutables concernant les effets du radium-deux.

Norman, comme chef de l'expédition, donna ordre de rester dans l'abri. On abandonnait momentanément la recherche du minerai.

Vellah qui, lui, passait son temps à chasser, rapporta au crépuscule quatre pingouins et un jeune phoque tués par lui. Léon, ce jour-là, l'avait accompagné avec sa caméra et se déclara satisfait. Il avait filmé les ébats d'un groupe de phoques ainsi qu'un conciliabule entre pingouins. Ces oiseaux noirs et blancs qui semblent porter, comme les « Auguste » de cirque, un immense gilet blanc et un habit noir lui avaient vraiment donné l'impression de se concerter gravement, de se comprendre, de s'approuver.

— J'ai filmé leur départ, ajouta le chasseur d'images ravi.

— Ils sont donc partis ? Dans quelle direction ?

— Le sud de l'île, spécifia le Peau-Rouge qui parlait un français des plus corrects, ayant été élevé à Québec où notre langue est la plus couramment employée.

Norman manifesta quelque inquiétude de cette migration qu'il ne prévoyait que pour le plus fort de l'hiver polaire. Pourquoi les pingouins devançaient-ils l'époque des grands froids ?

Il confia son souci à ses compagnons, mais fébrilement, avec des gestes vifs, exagérément énergiques. Sullivan, qui l'observait, soupira tristement.

— Norman, fit-il d'un ton autoritaire, calmez-vous, il le faut. Je ne vous ai jamais vu dans un pareil état d'exaspération et vous devez dompter la fureur qui s'empare de vous... Du calme, mon ami.

Vaines paroles ! Norman, homme froid, calme même devant les pires dangers, paraissait en proie à une colère bien injustifiée. Il saisit le docteur par les épaules et lui cria presque haineusement :

— Vous ne comprenez donc rien, idiot, ignorant ? Les pingouins s'éloignent, un danger nous menace... Vous entendez ? Un danger... que je ne connais pas.

— Lâchez-moi donc, Norman, vous me meurtrissez les épaules.

Prière inutile ! Norman, maintenant, de son pied droit, frappait la jambe de Sullivan qui, sans essayer de se défendre ou de riposter, murmura aux autres :

— Des cordes, vite... Ligotez-le solidement. Hélas, mes pauvres amis, le chef, notre chef... a aussi respiré les terribles émanations de ce minerai inconnu. Et rien à faire, à tenter ! Quelle misère de le voir ainsi, lui, mon compagnon depuis six ans... mon frère d'élection!

On avait exécuté ses ordres et glissé autour du corps du Canadien une corde qui immobilisa ses bras. Vellah ligota les jambes du malheureux qui, à présent, écumait de rage. Saret, le premier, après un lourd silence angoissé, murmura :

— Ne peut-on vraiment rien essayer, docteur ?

Sullivan haussa les épaules, découragé...

Ce mal inconnu venu sans doute d'un minerai dont il ignorait la composition, comment le vaincre ? Et son ami le plus cher allait agoniser, comme Anouy, toute une longue nuit pour expirer à l'aube, vieilli de trente ans en quelques heures !

Demain sans doute, un autre serait pris à son tour du même mal, puis un autre... lui-même peut-être... Seuls Vellah et Jacques qui n'étaient pas venus à l'endroit des fouilles, Léon aussi, qui filmant les travailleurs, était resté un peu à l'écart, seraient épargnés... Mais leur fin était néanmoins certaine, car seuls tous trois sur cette île dont eux seuls connaissaient l'existence, comment pourraient-ils supporter l'hiver polaire, s'évader de ce lieu maudit ? Ils envieraient peut-être un jour, affamés et affaiblis, la fin rapide des victimes du radium-deux !

Couché près du petit fourneau chauffé à la graisse de phoque et qui dégageait une fumée noire rendant l'abri presque irrespirable, Norman rugissait comme

un lion vaincu. Ses traits se creusaient à vue d'œil et son regard se voilait.

Sullivan poussa un gémissement. Allait-on se laisser tuer les uns après les autres sans avoir rien tenté ?

— Prink, dit-il à l'Anglais, il faut envoyer un message... Le poste est en parfait état et...

— Norman a défendu...

— Devant le péril qui nous menace tous, je prends le droit d'agir contre la volonté du chef... Mes amis... l'aviateur Beker, tué par le minerai, avait un gramme de radium-deux sur lui quand on le transporta à l'hôpital. Ce minerai est resté aux mains du médecin de Ceylan... Il faut savoir s'il l'a analysé, s'il a trouvé le moyen de se protéger contre les effets mortels du minerai. Mon confrère a un laboratoire, il a pu obtenir un résultat. Là est notre salut, là seulement...

Prink, déjà, s'était mis à l'œuvre. Il était alors vingt et une heures. Il envoya donc un message en morse qu'il traduisit pour ses camarades.

« Exploration Norman installée au nord de terre de Kemp a besoin urgent savoir de médecin hôpital anglais Ceylan effets produits par minerai trouvé sur aviateur Beker... Indiquer remède contre émanations mortelles du minerai. »

Une demi-heure passa... Une heure... Les réponses en morse venaient d'Afrique du Sud, de Melbourne... disant qu'on transmettait à Ceylan le message d'S.O.S.

Ceylan restait muet.

Et, pendant que Norman vivait en une nuit ce qui lui fut resté d'années d'existence sans le minerai maudit, ses amis, silencieux et désespérés, attendaient leur salut de l'hôpital de Ceylan...

A minuit, cette réponse vint, enfin. Prink devint livide...

— Qu'avez-vous appris, Prink ? Parlez... Parlez donc. Tout ce que vous direz sera moins atroce que cette attente.

— Croyez-vous, Belmatieu ?... Voici donc la traduction du message en morse reçu par moi... « Médecin hôpital Ceylan mort mystérieusement. Minerai contenant radium envoyé à Bombay pour analyse. Vous tiendrai au courant... Donnez situation exacte d'île. Escadrille commandée survolera bientôt pôle Sud. »

L'accablement fut général. Ainsi ils étaient toujours menacés, sans savoir comment se défendre, se protéger ? Belmatieu se mit à rire, à rire... comme un fou et délira. Les mots se succédaient avec une telle rapidité qu'ils étaient inintelligibles. Ses mains avaient un tremblement nerveux incessant... Enfin il réussit à dire assez lentement pour être compris :

— Ligotez-moi solidement, mes pauvres amis... Mon tour est venu... Je ne souffre pas... non, pas du tout...

Vellah et Saret lui liaient les mains et les jambes et il essayait d'expliquer le mal qui l'emporterait bientôt, comme pour rassurer ceux qui en seraient encore les victimes.

« On ne souffre pas... C'est une force qui s'empare de moi... une course vertigineuse de la pensée, du temps... Mon cœur bat, bat, et ma respiration s'essouffle... Ecoutez, mes petits... c'est... un mal foudroyant qui vous use, vous use... »

Sa voix faiblissait déjà. Des rides apparurent sur son visage, ses yeux se fermèrent à demi... et Sullivan, désespéré, serra la main tremblante de ce vieillard de... trente-cinq ans.

— On ne souffre pas trop, c'est toujours, ça, marmotta Saret, résigné.

Prink, lui, avait appelé Léon Roiney pour lui apprendre à se servir de l'appareil de radio. Il expliqua, pour les autres :

— Il faut s'attendre à tout... et demain ce sera peut-être mon tour. Léon me remplacera car il faut garder le contact avec le monde civilisé.... pour connaître le remède... à ce mal... Une chance que vous ayiez un peu

étudié la radio, Léon !... Pour la traduction du morse je vais vous faire une « grille »... Si je tiens jusqu'à demain soir, vous en saurez assez, j'espère... mais pourvu que je tienne jusque-là !

Héroïque oubli de soi-même qui arracha des larmes au jeune frère du chasseur d'images et redonna un peu d'espoir à Sullivan.

Non, de tels hommes, de tels cœurs ne pouvaient pas tous cesser de vivre ! Le châtiment effroyable infligé par la nature à ces explorateurs du Pôle était trop injuste...

Toute la nuit, Léon et Prink accroupis près du poste, travaillèrent... Saret, à genoux dans un coin, tirait de son portefeuille les photographies des siens, une vieille maman, deux jeunes sœurs qui lui souriaient...

Vellah, impassible, avait fermé les yeux et remuait faiblement les lèvres. Il priait, retrouvant à l'heure du péril les croyances de sa race et suppliant les dieux de pardonner aux hommes venus violer le secret farouche du Pôle meurtrier.

Et, au matin, on enterra deux nouveaux morts, Norman et Belmatieu... dont les cheveux subitement blanchis cachaient leur front ridé.

IV

L'AUTRE DANGER

L'espérance est une force invincible qui ne meurt vraiment en nous qu'avec notre pensée.

Les six survivants de l'exploration Norman attendaient les secours promis... cette escadrille qui allait survoler leur île, l'analyse du minerai envoyé de Bombay.

Sullivan, impuissant, connaissait les effets de la suggestion sur les êtres menacés d'une mort dont ils n'ignoraient rien et il avait averti ses compagnons.

— Pas d'affolement ni de continuelles surveillances de soi, leur recommanda-t-il. Dans la crainte d'être terrassé par le mal, on peut s'imaginer en être atteint. Rassurez-vous, Saret, votre fièvre actuelle ne vient que de votre effroi de ressentir cette fébrilité indice d'une fin proche... Restons calmes, pour rester forts. Prink, faites donc marcher la radio, n'importe quelle émission vaudra mieux que notre torpeur et les pensées qui nous hantent. Voyons, au Cap, en ce moment, il est dix heures du matin, nous pouvons espérer un concert.

L'Anglais brancha le poste récepteur sur les accumulateurs. Deux minutes après les lampes s'éclairaient et les infortunés entendirent la voix d'un speaker résumer les nouvelles de la veille... réunion politique, cours des marchandises, vol avec effraction dans une banque de Capetown, publicité pour des maisons anglaises. Les six isolés du Pôle eurent l'impression de reprendre le cours de leur existence normale, au temps où ils vivaient parmi leurs semblables. Leurs visages se firent moins désespérés... Une humanité agissante était là... dans cette voix... rappelant qu'en notre siècle de progrès les miracles sont devenus possibles et qu'il existe entre les hommes une solidarité sacrée.

Après le déjeuner, Vellah prit son fusil et quitta l'abri.

Les autres vinrent sur le seuil, inspectèrent le ciel...

Un vent violent soufflait, mais pas assez fort, assura Sullivan, pour avoir décidé les pingouins à l'émigration. Qui sait si le merveilleux instinct propre aux animaux des régions polaires n'avait point deviné le danger du minerai gisant au fond du trou profond creusé par l'équipe de l'expédition ? Les phoques ne s'aventuraient plus sur la plage et séjournaient sur les gla-

çons que l'Océan charriait inlassablement, que le vent poussait vers le Sud.

— C'est absurde d'espérer déjà le passage des avions, dit Léon. C'est hier soir que nous fut promis ce secours... qui ne peut venir avant deux ou trois jours.

Cette remarque fort juste déclencha subitement la fureur de Saret qui, vite confus, s'en excusa en assurant qu'il n'était plus maître de lui et éprouvait une sorte de vertige précurseur du mal affreux.

Sullivan le saisit par le bras, l'entraîna vers le promontoire glacé d'où Vellah tirait sur les phoques.

— Essayons du seul moyen de défense que nous donne l'île, grommela-t-il... Le vent, le froid glacial... l'exercice... J'ignore mon pauvre Saret si j'ai raison d'essayer cela... mais ne rien faire nous tuerait de désespoir...

Il courait sur le sol glacé, traînant Saret par le bras... Celui-ci avait essayé de résister puis, comprenant enfin, réussit à se calmer. Le froid le glaça jusqu'aux os... mais il montait derrière le docteur, glissant sur la glace, se relevant, usant son énergie à cet exercice exténuant.

Vellah, en apercevant les deux hommes, avait posé son fusil à ses pieds.

— Prends le bras de Saret, lui dit Sullivan, fais-le courir... Moi je suis à bout... Le salut est peut-être loin de notre abri, loin du gisement... Emmène-le...

Le Peau-Rouge comprit et poussa Saret devant lui, plus haut, encore plus haut, au faîte de cette colline de glace Sullivan, exténué, se laissa tomber sur le sol. De sa place, il dominait la plage et l'Océan couvert de glaçons, immensité solitaire, hostile, mais dont il ne pouvait pas ne pas admirer le spectacle grandiose.

Et le docteur canadien crut devenir fou en distinguant un navire qui se frayait un passage entre les icebergs et voguait vers l'île. Il retint un cri de surprise et de joie, douta de ce qu'il voyait.., attendit, le

cœur battant, se demandant si la folie commençait pour lui, maintenant, ou si vraiment un bateau s'avançait en sauveur vers les infortunés...

Ce n'était pas une vision créée par son imagination... Un vapeur brise-glace venait vraiment... battant pavillon anglais... Dans le silence, le docteur distingua les ordres donnés par le capitaine du bord... il put lire aussi le nom de ce bateau...

C'était le *Lost !*

Le *Lost* dont les hommes de la colonie avaient enterré le commandant et le quartier-maître lâchement assassinés. L'équipage révolté revenait donc chercher les explorateurs et ceci avant la date fixée par Norman ?

Pourquoi cette générosité de la part des meurtriers ayant tout à redouter de ceux qui leur demanderaient des comptes ?

Sullivan devina... Le secret si bien gardé par Norman et le commandant du *Lost* avait dû cependant être surpris par un des hommes de l'équipage et ces forbans, désireux de devenir les maîtres du gisement de radium, revenaient massacrer les occupants de l'île.

Il se trompait peut-être en supposant qu'un nouveau danger menaçait ses compagnons. Qu'importe, il fallait savoir...

Se relevant, il continua sa montée... appela Vellah... attendit qu'il vint à lui, cela demanda une demi-heure qui lui parut une éternité.

— Et Saret ?

— Il est couché dans un trou glacé et il dort calmement, docteur. Vous avez vu ce navire ? Je viens de l'apercevoir. Aidez-moi à porter notre ami, il faut avertir les autres.

— Non, reste-là, cache-toi près de Saret et attends. J'ignore si ceux qui vont débarquer sont des sauveurs ou des ennemis et vous pourrez, dans ce dernier cas, nous être plus utiles en restant éloignés. Tu as com-

pris ? Tu as des munitions, ton fusil, tu ne rates jamais ton but... Cache-toi, attends...

— Oui, docteur... Je veillerai... Comptez sur moi. Mais vous, pourquoi vous exposer ?

— Je suis médecin, mon cher Vellah... j'ai une mission sacrée à remplir, maintenant que Norman n'est plus... Il faut un chef près de nos compagnons, un docteur aussi... Au revoir, mon garçon. J'ai confiance en toi.

Le Peau-Rouge n'insista pas et s'empressa de retourner près de Saret. Sullivan, alors, reprit la direction de la plage... vit le *Lost* mettre deux chaloupes à la mer...

Déjà Prink et Léon et son jeune frère accouraient au-devant des matelots ramant lentement vers l'île. Sullivan les rejoignit, arriva près d'eux assez à temps pour leur dire :

— Nous sommes les quatre seuls survivants... On ne doit pas soupçonner la présence de Vellah et de Saret car, hélas ! je crains que nous n'ayions en cet équipage de terribles adversaires. Inutile de leur indiquer l'existence de deux autres victimes.

Les douze matelots du *Lost* accostaient.

Ils étaient armés et, revolver au poing, se dirigèrent vers les quatre infortunés. Léon Roiney tremblait mais pour son frère seulement et, malgré sa frayeur filma le groupe menaçant qui s'avançait.

Un des marins cria une menace à l'opérateur mais l'équipage ne parlait qu'anglais et Léon comprit mal. Prink et Sullivan, affectant une entière confiance envers les arrivants, leur firent bon accueil.

— Pas de comédie, riposta durement celui qui s'était institué le capitaine du vapeur et chef de la bande. On a reconnu la chaloupe recueillie par vous et dans laquelle on avait jeté les corps du commandant et du quartier-maître, vous savez donc qui nous sommes maintenant... J'ai entendu les confidences de Norman

au commandant et décidé que mes camarades et moi recueillerons le radium qui nous fera riches. Où sont vos compagnons ?

— Morts, assura Sullivan. Il ne reste que nous quatre. Deux se sont noyés en voulant ramener à terre des phoques tués par nous. Les autres sont enterrés après une courte maladie inconnue de moi.

— Des preuves ? ordonna le chef.

— Voici leurs tombes, marmotta Prink, désignant du geste les cinq monticules surmontés d'une croix faite avec des débris de caisse. Trois sont celles de nos amis, les deux autres celles des assassinés trouvés au fond de la chaloupe. Saret et Vellah, eux, dorment leur dernier sommeil au fond de l'océan.

— Voilà de la besogne toute faite, camarades... Alors, vous quatre, sachez que vous êtes nos captifs. Au premier geste de révolte je vous abats. C'est clair ?

— Limpide, ironisa Prink pendant que Sullivan traduisait pour Léon et son frère cette courte déclaration de guerre.

— Depuis que vous êtes ici, reprit le chef, vous avez dû commencer les fouilles. Conduisez-nous immédtiatement au gisement.

Il y eut, chez les quatre prisonniers, un mouvement d'effroi. Refuser c'était la mort immédiate. Retourner au gisement c'était la fin rapide après l'agonie qu'ils connaissaient, cette agonie qui usait si vite le corps et le cerveau.

— Je propose, fit enfin Sullivan, que mes trois compagnons soient conduits dans notre abri. Moi seul vous servirai de guide. Quelques-uns d'entre vous pourront garder mes amis, quoique ici on ne puisse guère songer à une évasion.

Le docteur voulait séparer ce groupe de douze bandits armés. Le chef accepta cette proposition et suivit Sullivan après avoir désigné six de ses hommes pour l'accompagner.

Prink qui avait compris le sacrifice du Canadien lui serra la main et prenant les deux frères par le bras les mit au courant de ce que le docteur avait décidé. Les cinq matelots du *Lost* les encadrèrent et le groupe prit la direction de l'abri.

Vellah, lui veillait... Etait-ce des amis, ces marins armés ? Non. Même du lieu où il se trouvait, le Peau-Rouge ne pouvait pas se tromper à leur attitude. L'un d'eux ne venait-il pas, par inutile cruauté, d'asséner un coup brutal à Léon Roiney avec la crosse de son arme ?

Le Peau-Rouge visa ce lâche... tira... Le matelot s'abattit, atteint au cœur... Ses complices, effrayés, cherchèrent d'où venait le coup... Profitant de ce court répit, Jacques s'agrippa aux jambes de l'un d'eux et Prink, sortant son browning, tira sur celui qui était à sa gauche. Dans sa chute, le marin que tenait Jacques laissa échapper son arme. Le jeune garçon s'en saisit, appuya le canon du revolver sur la poitrine du misérable.

— Attention, boy, cria l'Anglais, voyant un des deux autres matelots viser le petit.

De loin, Vellah, avec sa sûreté de tir habituelle, abattit celui qui menaçait Jacques. Le cinquième forban avait tiré sur Prink mais celui-ci avait évité la balle en faisant un bond de côté et ne rata pas celui qui voulait le tuer... Cinq corps gisaient sur la glace où coulait le sang des bandits abattus dont deux seulement étaient blessés.

Vellah descendait rapidement du promontoire, suivi par Saret traînant ses jambes à moitié gelées.

Sans hésitation, Prink acheva les blessés et, non sans ironie, déclara :

— Cela s'appelle le coup de grâce... Souffrez-vous, Léon ? Cette brute vous a, en vous frappant, à moitié démoli le front... Mettez un morceau de glace sur votre blessure, rien de meilleur pour arrêter le sang.

Vellah avait enfin rejoint ses amis et Saret qui arriva une demi-heure après lui, compta les cadavres.

— Cinq tués, voilà une belle victoire et qui venge le pauvre commandant et son second.

— Il en reste encore sept... partis au gisement avec Sullivan qui s'est sacrifié pour nous... car il en reviendra... hélas... huit condamnés à la mort brève...

— Le remède, geignit Saret très affaibli... il est trouvé... la glace... Seulement je crains que mes pauvres jambes ne soient perdues. Portez-moi dans l'abri... Je suis à bout de forces.

Abandonnant les corps des bandits abattus, Vellah et Prink portèrent l'infortuné vers l'abri. Jacques avait réussi à casser un morceau de glace et l'appuyait sur le front ensanglanté de son aîné. Quelques minutes après ils étaient dans l'abri... résolus à en défendre le seuil... car ceux qui en reviendraient seraient bientôt des fous furieux capables des pires cruautés.

Quant à Sullivan, il était perdu... et personne ne pouvait plus rien pour lui.

V

L'ÎLE SE VENGE !

Le docteur, en effet, allait délibérément à la mort !

Les sept mutins du *Lost*, certains que leur guide ne pouvait s'échapper, manifestèrent une joie bruyante quand ils furent devant le trou profond creusé dans la glace.

Ils ne pouvaient douter que là se trouvait le gise-

ment qu'ils croyaient précieux. Les explorateurs n'auraient point creusé sans raison ce sol ingrat, et sans hésiter les matelots sautèrent tous dans la tranchée d'où montait une odeur amère.

Resté seul, Sullivan, qui se souvint de ce que lui avait dit Vellah concernant l'état de Saret, ramassa un morceau de glace et le mit dans sa bouche. Il crut mourir tant la sensation de froid fut brutale, douloureuse... mais résista au désir de rejeter la glace et, voyant les bandits gratter le fond de la tranchée avec leurs coutelas, il s'éloigna silencieusement.

Son cœur battait à un rythme normal, il n'éprouvait aucune sensation de vertige... et en conclut que la glace, ralentissant les forces vitales en lui, combattait les effets du redoutable minerai. Il atteignit péniblement l'abri... décidé à partager le sort de ceux qu'il croyait péniblement gardés par les cinq autres matelots. Son apparition fut saluée par des cris de joie... mais Sullivan, devenu le chef de l'exploration, avait la responsabilité de ces cinq compagnons d'infortune et il dit :

— Dans quelques heures, les autres vont revenir... doués d'une force peu durable, certes, mais redoutable. Leur âme de bandit imaginera peut-être des tortures pour leurs captifs et tout est préférable au sort qu'ils nous réservent. Le *Lost* est là... immobilisé par les blocs de glace mais capable, si on le met en marche, de briser ces obstacles et de nous ouvrir la route vers Le Cap. Suivez-moi... Pas un instant à perdre.

Dédaignant les chaloupes, les cinq survivants de l'effroyable aventure sautèrent sur la glace mouvante de l'Océan... Resté le dernier, Léon, qui avait bandé son front blessé, filmait le départ de ses amis. Vellah, agile et robuste, marchait le premier, tendait la main aux autres. Jacques appela son frère.

— Ils vont revenir... Je t'en supplie...

Le chasseur d'images mit sa caméra dans sa housse,

passa à son épaule la lanière de cuir qui retenait l'appareil et sauta à son tour sur un iceberg... Déjà Prink aidait Saret, dont les jambes devenaient inertes, à se hisser par les bras le long de l'échelle de fer rivée à la coque du vapeur. Puis ce fut le tour de Sullivan très affaibli et crachant le sang. Enfin, Jacques consentit à monter... car Léon l'avait rejoint.

Le plus difficile était fait.

Prink, infatigable, descendit dans la cabine du moteur, Saret, étendu sur le pont, fut frictionné par Vellah... et lorsque, dans un élan qui fit gémir la coque du *Lost* et écarta les glaçons de sa route, le bateau s'éloigna enfin... Léon Roiney put filmer l'arrivée sur la plage des sept bandits en proie à la démence et qui épuisaient dans des cris, des gestes fous et des imprécations, leurs dernières forces.

— Dieu ait leurs âmes, murmura Vellah.

— Ils n'ont pas d'âme, riposta Jacques et s'ils en ont une le diable même n'en voudrait pas.

Sullivan, qui toussait lamentablement, posa sa main sur l'épaule du jeune garçon et répondit gravement :

— Ils vont s'entre-tuer dans leur folie et agoniser jusqu'à l'aube... Leur fin tragique aura payé leurs crimes... Ne maudissons pas ces condamnés que rien ne peut grâcier. Tout se paye ici-bas et l'équipage du *Lost* aura bientôt expié.

Telle fut l'oraison funèbre des sept révoltés du *Lost* attirés dans l'île de la Mort par leur cupidité.

Le vapeur vogua lentement pendant deux jours au milieu des glaces mais les passagers avaient des vivres en abondance, et si Saret dont les jambes glacées restaient inertes n'avait pas gémi sans arrêt, la joie serait revenue dans les cœurs.

Le troisième jour, Vellah qui était au poste de vigie signala l'approche de l'escadrille... Suivant le sillage aérien, un navire s'avançait... le *Victoria*, battant pavillon anglais.

Et, le *Lost* pris en remorque par ce navire, les cinq rescapés de l'île de la Mort purent enfin goûter un repos bienfaisant.

⁂

— Eh bien, Saret, disait, un mois après, le docteur Sullivan au malade gisant sur un lit de l'hôpital de Capetown, on va enfin vous voir debout... Comment vous sentez-vous, mon ami ?

— Assez bien, docteur. Seulement pour me tenir debout, il me faudra une béquille... L'expédition m'a coûté le pied gauche... C'est tout ce que ça aura rapporté... mais dois-je me plaindre alors que trois des nôtres dorment là-bas leur dernier sommeil ?

Le pauvre Saret en effet avait dû subir l'amputation d'un pied. Sullivan, ému, l'embrassa amicalement et grommela :

— L'exploration a coûté trois vies humaines mais en préserve d'autres car, conscients du danger, ceux qui iront recueillir le minerai de l'île de la Mort seront armés contre elle. Saret, ce minerai, analysé par le laboratoire de Bombay, renferme une dose importante de bienfaisant radium mêlé malheureusement à un corps jusqu'alors inconnu et qui combat les effets du radium. On cherche le moyen de le dissocier et aussi une défense contre cette force minérale qui tua nos trois compagnons. On trouvera car il n'est plus pour la science de problèmes insolubles. Nous avons donc fait œuvre humanitaire... et Norman, s'il pouvait, de l'au-delà mystérieux, connaître la vérité serait satisfait.

Saret sourit et assura qu'il ne regrettait rien. Puis il demanda des nouvelles de leurs trois autres compagnons.

Vellah avait regagné sa forêt du Nord Canadien et allait se mettre chasseur de fourrures. Léon Roiney, en possession de ses précieux films, était parti avec son

jeune frère pour la France où l'attendait un contrat de chasseur d'images pour le Thibet. Prink, lui, était encore à Capetown et viendrait voir bientôt le convalescent.

— Il vous proposera, je crois, un poste de speaker à Londres. Vous êtes un glorieux rescapé, mon cher, et on va désormais donner à la radio de Londres des émissions en français. Vous conterez devant le micro vos souvenirs de voyage... et si vous êtes encore malhabile à tenir la béquille, on vous offrira un fauteuil et un micro à votre mesure.

Touché de la générosité de Prink qui savait Saret sans fortune et désormais incapable de reprendre son ancienne profession de mécanicien, Saret essuya furtivement une larme de joie.

L'escadrille qui avait pris le point de l'île de la Mort retourna au printemps polaire survoler la région... Un des pilotes, à l'aide de ses jumelles, put distinguer sur la plage glacée baignée par les flots de l'océan libéré de ses icebergs des squelettes sur lesquels sautillaient avec indifférence les pingouins.

Sullivan avait dit vrai, les mutins du *Lost* avaient expié !

Le vapeur au nom sinistre, vendu aux enchères, fut racheté par un colon qui le rebaptisa et fit peindre sur sa proue le mot anglais « Hope »...

Espérance, le plus beau nom pour un bateau !

Il y eut un autre baptême, celui de l'île découverte par la mission Norman et renfermant du minerai contenant le précieux radium. Ses explorateurs l'avaient appelée l'île de la Mort... Sullivan, qui travaille avec ses confrères de Bombay, à trouver le moyen de préserver les futurs mineurs du Pôle Sud, a proposé d'appeler cette île désormais anglaise la terre Norman... et le roi vient d'apposer sa signature sur le parchemin qui donne à son pays la possession du précieux gisement.

Le vœu de Norman et de l'aviateur anglais Beker sera respecté. Le radium recueilli sera également partagé entre tous les hôpitaux du monde civilisé et mis au service des médecins soignant les pauvres.

Mais, hélas, le moment n'est pas encore arrivé car il y a toujours danger de mort à aller recueillir le minerai mortel qui, après avoir tué trois hommes, fit office de bourreau pour supprimer du monde des vivants les douze révoltés du *Lost*.

FIN

Pour paraître mercredi prochain :

Le mousse du pirate

Roman d'aventures inédit

par MAURICE LIONEL

L'Imprimerie Moderne, 177, route de Châtillon, Montrouge 22-4-38

pour **0 f. 40**

vous ferez le tour du Monde
en lisant chaque MERCREDI

LE PETIT ROMAN D'AVENTURES

Derniers numéros parus :

104. *Le phare dans la forêt*, par A. Bonneau.
105. *Bengali l'Intrépide*, par M. Limat.
106. *Le secret de l'idole*, par L.-R. Pelloussat.
107. *La gorge de la fumée tonnante*, par M. de Moulins.
108. *Au pays des Rajahs*, par M. d'Escrignelles.
109. *L'or dans la brousse*, par Paul Tossel.
110. *Les secrétaires du Bouddha*, par Maurice Lionel.
111. *La montagne qui saigne*, par Maurice Limat.
112. *Le maître des sables*, par André-Michel.
113. *Les yeux de l'idole*, par M. A.-Dazergues.
114. *Démon-rouge*, par Michel Darry.
115. *Les voleurs d'enfants*, par Jean Voussac.
116. *L'effroyable aventure*, par René Duchesne.

ROMAN COMPLET

Numéros à paraître :

117. *Le mousse du pirate*, par Maurice Lionel.
118. *Les captifs de Sind-Wha*, par L. R. Pelloussat.
119. *Au cœur du cyclone*, par André-Michel.
120. *Le désert inconnu*, par Paul Tossel.
121. *Les contrebandiers de la mort*, par Maurice Pérot.

J. FERENCZI ET FILS, ÉDITEURS
9, RUE ANTOINE-CHANTIN, PARIS (14e)
Il n'est pas fait d'envoi contre remboursement

L'Imprimerie Moderne, 177, route de Châtillon, Montrouge.
(*Made in France*)